

La construction de l'identité et la relation mère-fille conflictuelle de Francine Noël dans *La femme de ma vie*

The construction of identity and the complex mother- daughter relationship in Francine Noël's *La femme de ma vie*

MICHELE DE SADELEER
Universidad de Alicante
micheledesadeleer@ua.es

Abstract

After contextualizing Francine Noël's fictionalized hybrid autobiography *La femme de ma vie*, this article analyzes the construction of identity of the author through her relationship with her mother. Idealizing mothers and rejecting them is how women build their own identities as subjects, as we will see in the novel. It is important that women continue the movement "écrire au féminin" that is to continue representing themselves in literature in order to construct their gendered roles. When women write, they can push literary boundaries, they take authorship and in doing so they create new forms of expression to explore their subjectivity and self-identity. The mother-daughter relationship is the key to female identity: mothers are the ones who create the identity of their daughters.

Keywords

Francine Noël, identity, autobiographical writing, women, Quebec literature.

Resumen

Tras situar *La femme de ma vie* en el contexto literario de la escritora quebequense Francine Noël, se analiza en esta obra híbrida de ficción autobiográfica la conformación de la identidad de la autora a través de la relación con la figura de la madre. Frente a la idealización de la madre y en oposición a ella, la hija podrá constituirse en tanto que sujeto como queda de manifiesto en la obra. Es importante que las mujeres sigan potenciando "écrire au féminin", es decir que continúen la auto-representación de sí mismas como yo individual y social. Al escribir, las mujeres toman autoría, crean nuevas estéticas literarias y rompen barreras. La relación madre-hija es el eje de la construcción de la identidad femenina y de la identidad del yo como queda patente en la obra: son las madres las que crean la identidad de sus hijas.

Palabras clave

Francine Noël, identidad, espacio autobiográfico, mujer, literatura Quebec.

1. Introduction

Dans un entretien qui sera publié dans *La Presse*¹ Francine Noël affirme au sujet de l'identité: "Le lieu d'où on vient, l'appartenance, c'est essentiel. Je ne parle pas nécessairement du lieu matériel ou géographique, mais des liens affectifs. C'est vrai que l'école est importante, mais la famille est déterminante, parce que c'est notre première culture" (Lapointe, 2012).

La critique littéraire féministe du Québec² soutient que cette appartenance dont parle Noël, ce lieu où l'identité des femmes est construite, est liée directement à la mère. *La femme de ma vie* (2005) retrace ainsi la vie de l'écrivaine et son développement en tant que petite fille, jeune femme, et femme. C'est certainement un hommage à sa mère mais c'est aussi une mise en scène de la problématique de la relation mère-fille fusionnelle et de la nécessité d'écrire sur cette relation. Toutes les mères ne sont pas sûrement des "anges" du foyer dans le tableau idyllique de la famille que Rousseau dépeint au XVIII^e siècle.

D'un côté, je soutiens que l'idéalisation de l'amour maternel est une erreur parce que cet amour n'est pas un instinct qui vient d'une "nature féminine" comme l'a montré il y a presque trente ans la philosophe française Elisabeth Badinter dans *L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel (XVII^e-XX^e siècle)*³. D'un autre côté, je trouve que l'écriture de soi est un moyen très utile pour faire sortir le fantôme qui hante les femmes depuis longtemps: elles n'ont pas pu bâtir un alter-ego dans l'imaginaire, comme le soutient Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe* (1949)⁴. Sans doute, il est trop tôt pour parler d'une identité féminine puisque le champ littéraire, comme tous les espaces de pouvoir, a trop longtemps appartenu aux hommes. Il faut encore que des générations des femmes viennent à l'écriture, pour reprendre l'expression d'Hélène Cixous dans *La jeune née*⁵.

Les femmes ont besoin d'aller encore plus loin dans l'écriture et l'autoréflexion, elles doivent continuer à se représenter elles-mêmes et à réfléchir sur la relation la plus énigmatique de leur identité: la relation mère-fille. Le roman de Noël est hybride, et se trouve quelque part entre la biographie, l'autobiographie, l'autofiction, le roman, l'histoire de femmes et la psychanalyse. Évidemment, ce texte autoréférentiel de Francine Noël cherche à retrouver la mémoire collective dans la mémoire individuelle. L'auteure nous raconte ce qui a été très difficile à exprimer pour elle, et qu'elle a réussi à écrire neuf ans après la mort de sa mère.

1 *La Presse* est un quotidien québécois fondé en 1884 à Montréal, au Québec. Dans la section "livres" du portail web, des articles et des entretiens avec des auteurs et auteures contemporains du Québec sont publiés régulièrement.

2 Les chercheuses universitaires, professeures et écrivaines Lori-Saint Martin et Patricia Smart dédient plusieurs études critiques sur "écrire au féminin" au Québec. Les deux ouvrages que nous considérons les plus importants sont respectivement: *Le nom de la mère. Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, et *Écrire dans la maison du père. L'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*.

3 Paris, Flammarion, 1980.

4 Paris, Gallimard, 1949.

5 Paris, Union Générale d'Éditions, 1975.

Notre hypothèse est que, chez l'écrivaine québécoise, la réécriture a comme fonction de rendre l'intime public. La réécriture fait possible dégager la subjectivité, construire l'alter-ego féminin, que je définirai en m'appuyant sur la psychanalyse féministe produite au Québec. En se regardant dans le miroir de sa vie, l'auteure réécrit son passé pour le rendre moins pénible. L'écrivaine a fait un voyage dans ses souvenirs d'enfance pour comprendre et méditer sur cette relation qu'elle a eue avec sa mère; un exercice très utile d'auto-socioanalyse⁶ et d'écriture. Il faut du courage pour se sortir de l'emprise d'une mère puissante et manipulatrice qui culpabilise sa fille.

Il est donc important de mettre les mères en scène dans la littérature parce qu'en tant que produit culturel, la littérature contribue à la formation des représentations mère-fille. Avant d'entrer dans le vif du sujet, situons l'œuvre de Francine Noël dans le contexte de sa production et de la littérature québécoise, et laissons voir ce qu'elle a publié avant de se diriger vers l'écriture du moi.

2. Dimension littéraire de Francine Noël

L'univers romanesque de Francine Noël⁷ se déroule dans sa ville natale où "elle a créé tout un univers fictif de son environnement familial, la ville de Montréal" (Makward & Contentet-Hage, 1996: 439), une ville de plus en plus hétérogène par la présence d'immigrants; c'est un territoire d'altérité. Notre romancière et dramaturge est née à Montréal en 1945. Elle fait ses études de lettres à l'Université de Montréal, où elle obtient sa licence en 1968 et une maîtrise en 1970. En 1972, à Paris, elle présente sa thèse de doctorat sur Samuel Beckett qu'elle intitule *Du sujet noyé: l'innommable de Samuel Beckett*, à l'Université de Paris VIII (Joubert & Barret, 1993: 326).

En 1969, alors qu'elle a tout juste 24 ans, elle devient professeure de théâtre à l'Université de Québec à Montréal. Selon la spécialiste en littérature québécoise Valérie Raoul, il est difficile de classer les textes de Noël parce qu'ils se situent "entre le populaire

6 Il y a d'autres exemples de récits autoréférentiels d'auto-socioanalyse, comme par exemple *L'évènement* (2000) de l'écrivaine française Annie Ernaux, qui raconte sous forme d'autobiographie "un évènement" traumatique: un avortement clandestin du point de vu du "je". Dans ce roman, comme dans celui que nous allons analyser, l'écriture est une façon de réfléchir sur les expériences traumatiques. Chez Ernaux comme chez Noël, le récit est un témoignage qui rend l'intime publique, qui a une fonction de connaissance de soi et des autres.

7 Voici les œuvres les plus importantes par ordre chronologique:

Maryse, roman, Montréal, VLB éditeur, 1983. Nouvelle édition avec préface de Lise Gauvin, Montréal, VLB éditeur, coll. "Courant", 1987.

Chandeleur. Cantate parlée pour cinq voix et un mort, théâtre, Montréal, VLB éditeur, 1985.

Myriam première, roman, Montréal, VLB éditeur, 1987.

Babel, prise deux ou Nous avons tous découvert l'Amérique, Montréal, VLB éditeur, 1990.

Nous avons tous découvert l'Amérique, roman, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 1992.

La conjuration des bâtards, Leméac, 1999.

La femme de ma vie, Leméac, 2005.

J'ai l'angoisse légère, Leméac, 2008.

Le jardin de ton enfance, Leméac, 2012.

et le cérébral, l'écriture traditionnelle et l'écriture expérimentale, le féminisme et sa critique parodique" (Raoul, 2002: 329). Ce qui est important pour cette étude est que Francine Noël brise l'aspect formel de l'écriture et qu'elle cherche la représentation des femmes et du féminin. Pour Lori Saint-Martin:

En apparence, donc, les prises de position féministes sont claires et abondantes. Sont abordées les principales problématiques touchant les femmes: une étude non exhaustive révélerait qu'il est question, dans l'œuvre de Francine Noël, d'avortement, de garderie, de la double journée de travail, du partage des tâches, des femmes en politique, en histoire, à l'université, du rapport mère-fille, de l'amitié entre femmes, de la peur du vieillissement, etc. (1993: 240).

Tandis que pour Saint-Martin, Francine Noël est décidément méta-féministe⁸, Valérie Raoul soutient qu'elle est post-féministe, que son point de vue appartient à la troisième vague du féminisme, dans lequel les questions de classe et de race sont inséparables de celles de sexe.

La trajectoire de Francine Noël révèle sa profonde préoccupation identitaire, non seulement pour les femmes mais aussi pour la culture du Québec. En tant que dramaturge, elle écrit deux pièces de théâtre: *Chandeleur* (1985) et *La princesse aveugle* (1995). Mais c'est sans aucun doute pour ses romans, *Maryse* (1983), *Myriam première* (1987) qu'elle obtient un succès fracassant sur la scène romanesque québécoise. Avec *La conjuration des bâtards* (1999), elle achève sa trilogie "marquée par une subversion du temps et des genres littéraires et une focalisation féministe" (Makward & Cottenet-Hage, 1996: 440). *Maryse* est considérée une critique à plusieurs niveaux: c'est la mise en scène de la vie d'une jeune femme en tant que sujet. *Maryse* appartient à la génération de la fin des années soixante et les débuts des années soixante-dix. La jeune montréalaise de classe ouvrière remet en cause la société où elle habite, les institutions du mariage et de la famille aussi bien que le système éducatif. L'œuvre est aussi une remise en question de la langue française, dans laquelle notre héroïne s'exprime, une langue qui est aussi "transformée". Comme le dit Aurélien Boivin:

En écrivant *Maryse*, Francine Noël a voulu d'abord régler ses comptes avec le passé aliénant des Québécoises et Québécois soumis. Aussi elle ne manque pas de critiquer, non sans humour, les institutions, dont le mariage, la fami-

8 Voici, la définition du terme de Saint-Martin:

"Ouvertement ou non, les écrits de beaucoup de nouvelles écrivaines incorporent, de façon neuve et problématique, certains postulats et questionnements féministes. Loin d'être "postféministes", ils sont, dirais-je, "métaféministes". Certes, le beau préfixe "méta-" signifie "après", tout comme son rival "post-"; mais il va bien plus loin. En sciences, il désigne "ce qui dépasse ou englobe l'objet dont il est question". L'au-delà qu'il suggère implique donc l'intégration du passé plutôt que son abandon. Pas plus que le métalangage ne tue le langage, le métaféminisme n'annonce le déclin du féminisme; plutôt, il l'accompagne et l'enveloppe. Le préfixe signifie aussi "transformation", "participation", comme dans "métamorphose"; sens heureux pour le féminisme, qui a toujours revendiqué l'ouverture au changement, aux voix nouvelles. Ainsi, les écrits métaféministes affirment autant leur enracinement que leur différence, suggèrent à la fois qu'ils vont plus loin et qu'ils accompagnent, écoutent, tendent la main" (Saint-Martin, 1992: 83).

Ile, le milieu universitaire. [...]. Le roman est une critique aussi des systèmes (l'éducation basée sur la lutte des classes), critique d'une certaine libération de la femme, critique enfin de l'écriture et de la langue à travers l'apparition du génie de la langue française qu'assassine Maryse, qui se permet, dans la narration même, de mélanger divers niveaux de langage, jusqu'au "jouai refabriqué", écrit-elle. Maryse est un portrait social réussi d'une époque mouvementée de la petite histoire du Québec (Boivin, 1998: 93).

L'héroïne peut être considérée comme représentante de son époque à elle, telle Florentine Lacasse chez Gabrielle Roy dans son roman *Bonheur d'occasion*⁹ (1945). C'est l'histoire d'une jeune femme issue d'un quartier défavorisé qui aspire à la liberté d'être elle-même. Dans un autre article centré sur cette première et très importante œuvre de Francine Noël, l'auteure soutient que c'est une mise en scène de la condition féminine au Québec de 1968 à 1975, et des soucis de l'époque: "Elle pose un regard rétrospectif sur la question des relations qu'entretiennent les femmes et la société, les femmes et les hommes, et les femmes entre elles" (Benedict, 1993: 264).

En 1990, Francine Noël publie *Babel, prise deux ou Nous avons tous découvert l'Amérique*, qui met en abyme la diversité culturelle et linguistique de Montréal sous la forme d'un journal intime à deux voix: une voix féminine et une voix masculine. D'une part il y a celle de Fatima "une Québécoise de souche"¹⁰ préoccupée par l'hétérogénéité de Montréal, et d'autre part, on trouve la voix de son amant, Louis. Les deux personnages témoignent la transformation de la ville québécoise de la fin des années 80, qui devient cosmopolite et plurilingue. C'est une ville francophone qui accueille l'immigration, une immigration qui transforme Montréal dans un lieu multiculturel.

Sous la plume de Francine Noël nous assistons à la mise en scène d'un Québec en pleine transformation, une transformation qui change aussi la littérature. D'ailleurs, souligne Julie Rodgers dans son article "Redefining Quebec Identity: *Nous avons tous découvert l'Amérique* by Francine Noël", il suffit de regarder les différents noms donnés à la production littéraire du Québec, pour comprendre la mesure dans laquelle le problème de l'autodéfinition a constamment préoccupé ses intellectuels: "Littérature française du Canada", "Littérature française de l'Amérique", "Littérature canadienne-française" et finalement "Littérature québécoise", des nouvelles conceptions reflétant la nature de plus en plus hétérogène de la société québécoise en raison du flux continu d'immigrants; enfin, la définition de ce que signifie être québécois est devenue encore plus complexe (Rodgers, 2007: 115).

Le parcours de Noël explore l'ensemble des changements dans plusieurs dimensions,

9 *Bonheur d'occasion* peut être considéré un texte féministe tant qu'il montre la souffrance qu'entraîne le rôle traditionnel des femmes dans un contexte dominé par les idéologies conservatrices. C'est-à-dire que, réduites à sa fonction maternelle, les femmes ne reflètent que ces idéologies. Mais chez Gabrielle Roy, ces femmes ont une voix.

10 L'expression: "Québécois de souche" est utilisée pour faire référence aux Québécois qui descendent des Français venus à l'époque de la Nouvelle France. Relevons encore une autre expression avec un sens similaire "Québécois pure laine".

mais ses dernières œuvres se déplacent vers l'écriture de soi, où elle met sa famille au centre du récit. Dans *Le jardin de ton enfance*, paru en 2012, la romancière québécoise s'adresse à son petit-fils: elle lui écrit une lettre en forme de journal pendant ses sept premiers ans. Avant ce roman-journal, en 2008 elle publie *J'ai l'angoisse légère* qui explore les thèmes de la solitude, la tristesse et le deuil des personnages. Mais, c'est encore avant, en 2005 qu'elle publie son récit autobiographique *La femme de ma vie*.

3. Autobiographie, autofiction

En 1975, le théoricien Philippe Lejeune propose une définition générique de l'autobiographie: "Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité" (Lejeune, 1986: 14). Selon le théoricien, il faut qu'il y ait identité de l'auteur, du narrateur et du personnage. Selon l'une des grandes spécialistes en littérature québécoise, Valérie Raoul:

Un dédoublement fondamental est évidemment essentiel et central dans tout projet autobiographique, puisque l'auteur/e se projette comme personnage dans le récit de sa vie. Il ou elle se voit effectivement comme un ou une autre: celui/celle du passé que le je écrivant n'est plus ou celui/celle que le je regarde agir. L'alternance fréquente des pronoms je et il ou elle dans plusieurs autobiographies témoigne de ce phénomène. Le rapport entre auto-bio-graphie et identité sexuelle soulignée par les pronoms à la troisième personne — définition venant donc de l'extérieur — est souvent accentué dans les autobiographies fictives, surtout si le personnage-narrateur n'a pas le même sexe que l'auteur/e. Le moi qu'on raconte est toujours le/la même et l'autre, d'où la difficulté — l'impossibilité, selon certains — de distinguer nettement entre autobiographie et fiction. Dans un récit fictif qui met en scène un personnage qui se raconte, cette objectivation du je reflète la projection de l'auteur/e dans le personnage par un effet semblable à la ventriloquie. De plus, lorsqu'il s'agit d'un texte diaristique, le je de l'intimiste se dédouble deux fois, puisque le je, est non seulement sujet et objet de sa narration, mais aussi l'objet indirect, le narrataire/destinataire de son texte: le je peut se doter des attributs de plus d'un sexe, selon son rôle (Raoul, 1996: 38-54).

Tout acte d'écriture est créateur parce que c'est un appel à la mémoire. Même si l'autobiographe veut dire la vérité, celle-ci peut finir par se corrompre dans l'imaginaire car la mémoire peut oublier ou modifier ce qu'elle enregistre. Il peut avoir des défauts de mémoire, par exemple, de l'autocensure ou bien de l'embellissement. Madeleine Ouellette-Michalska, dans *Autofiction et dévoilement de soi*, l'explique:

La rédaction et la structuration de l'histoire se font dans un temps postérieur à celui de l'événement décrit, ce qui entraîne un décalage susceptible de transformer la réalité vécue. Le récit de ce que l'on a été passe obligatoirement par la réécriture adulte qui modifie la matière originelle. D'autre part, la théorie

freudienne du souvenir-écran, selon laquelle la mémoire enregistre ce qui est “indifférent” plutôt que ce qui est “significatif”, hypothèque la vérité autobiographique puisqu’elle donne aux littératures personnelles statut de fiction inévitable (Ouellette-Michalska, 2007: 39).

Donc, il est clair que le récit a des éléments fictifs qui se détournent de la “vérité”. Bien que Francine Noël accomplisse le pacte autobiographie plutôt que la vérité, elle veut “célébrer son verbe”. Elle cherche à raconter sa mère comme “elle se disait” et comme elle l’entendait se dire:

Dès l’été de sa mort, j’ai rêvé d’écrire ce livre sur elle pour célébrer son verbe à la fois pléthorique et lapidaire. Mais je n’ai pas son style. Je voulais quelque chose qui eût son panache, de plaisantes anecdotes, et ne raconter que nos bons moments. Mais un tel livre aurait été faux car trop de douleur me liait à elle et je n’ai pas su en faire l’économie. Il n’y pas de récit complet et objectif. Je n’ai pas donc cherché “la” vérité, mais à raconter ma mère comme elle se disait et comme je l’entendais se dire (Noël, 2005: 164).

Autobiographie, autofiction? Pour y répondre je reprends les mots de la célèbre québécoise Madeleine Gagnon qui déclare à la presse quand elle écrit sa propre autobiographie¹¹: “Autobiographie, autofiction... les termes importent peu. Raconter ses souvenirs, c’est déjà de la fiction. Toute écriture, tout récit renferment une part de fiction, de construction, n’est-ce pas?” (Laurin, 2013).

4. L’écriture de soi et féminisme littéraire chez Francine Noël

Francine Noël s’oriente vers une écriture nouvelle¹² en écrivant la biographie de sa mère sous la forme d’une autobiographie, en dessinant un portrait de la problématique narcissiste de sa relation avec sa mère et en faisant un retour à l’écriture de soi. Cette activité est un moyen de mieux comprendre la complexité de la condition des femmes, d’aller plus loin en tant que sujet féminin et de découvrir leur identité. Pour Francine Noël, l’écriture de soi n’était en aucun cas au premier plan de ses projets littéraires, en fait, elle s’en distanciat, elle admet qu’elle se détachait de sa “première culture” et affirmait: “Je me suis toujours considérée comme un individu d’abord et j’ai passé ma vie à effacer la famille, à m’en détacher. Mais la descendance est un phénomène singulier, c’est ce dont nous sommes faits”

11 Voir Gagnon, (2013).

12 Pour notre analyse sur l’espace autobiographique chez *La femme de ma vie* nous partons de l’essai *Women and Autobiography* (1999) de Martine Watson Brownley et Allison B. Kimmich parce qu’elles font un survol historique des études féministes portant sur l’autobiographie. Les auteures nous rappellent que dans les années 1960 et 1970, pendant le féminisme de la deuxième vague, l’autobiographie semblait offrir un espace privilégié pour les femmes de découvrir de nouvelles formes de subjectivité à travers l’écriture autobiographique, des nouvelles formes qui permettent d’explorer le sujet féminin avec des moyens moins resserrés, c’est-à-dire avec des moyens plus imaginatifs, plus fictionnels.

(Lapointe, 2012). Francine Noël s'éloigne de la fiction et se dirige vers l'exploration de soi. Les paratextes concernant cette œuvre sont bien révélateurs. Francine Noël admet qu'elle se sent plus à l'aise en tant qu'écrivaine dans le récit autobiographique que dans la fiction parce que celle-ci n'a pas de limites. Voici sa réflexion:

J'adore cette contrainte du fait vécu. Dans un roman, on est très libre. Cependant, on est quand même prisonnier de la fiction. Chaque fois que j'écris un roman, il y a des scènes que je ne parviens pas à placer, parce qu'elles n'ont rien à voir avec le reste ou qu'elles ne cadrent pas avec le personnage (Labrecque, 2009: 29).

Dans sa vaste recherche sur le journal intime et l'écriture de soi au Québec, Valérie Raoul nous rappelle aussi que l'écriture de soi a été reliée au mythe de Narcisse, un beau jeune homme qui s'est noyé en admirant son reflet dans le miroir de l'eau, parce que ce mythe est utile pour analyser la représentation du sujet. Lisons ses commentaires sur le narcissisme:

Pour Freud, le terme "narcissique" désignait tout investissement libidinal du moi comme objet. Le narcissisme primaire appartient à une étape de développement précœdipiennne, ou l'enfant ne se distingue pas de sa mère n'ayant pas encore passé par ce que Lacan définira comme le stade du miroir. Ce narcissisme primaire serait normal et identique pour tout enfant, quel que soit son sexe. Le narcissisme névrotique de l'adulte serait un refus ou une incapacité de transférer le désir vers un objet autre que le moi. Freud prétend que ce sont surtout les femmes qui souffrent ce désordre, voulant être aimées plus qu'aimer et passant une grande partie de leur temps à vérifier leur pouvoir de séduction (Raoul, 1993: 171).

Au sujet de la psychanalyse, Simone de Beauvoir reprend Freud dans le *Deuxième Sexe* pour nous rappeler que les femmes ont été définies par les hommes comme des objets et elles ont adopté le point de vue masculin parce que leur valeur réside dans la capacité de refléter l'homme:

On a prétendu parfois que le narcissisme était l'attitude fondamentale de toute femme; mais à étendre abusivement cette notion on la ruine comme La Rochefoucauld a ruiné celle de l'égoïsme [...] Ce qui est vrai, c'est que les circonstances invitent à la femme plus qu'à l'homme à tourner vers soi et à se vouer son amour. [...] La femme est conduite au narcissisme par deux chemins convergents. Comme sujet, elle se sent frustrée; petite fille elle a été privée de cet *alter ego* que c'est un pénis; plus tard, sa sexualité agressive est demeurée insatisfaite. Et ce qui est beaucoup plus important, les activités viriles lui sont défendues. Elle s'occupe, mais elle ne fait rien (Beauvoir, 1949: 519).

Si la femme a été privée de cet *alter ego*, de cette autre vision d'elle-même, il faudra le construire dans un espace propre, même si cela amène à rompre les aspects formels de l'écriture. D'après mes lectures, je trouve que les québécoises ont beaucoup réussi à

l'avancement des droits des femmes chez elles et je soutiens qu'elles sont toujours un exemple à suivre dans leur production culturelle. Plusieurs écrivaines ont contribué à construire ce qu'écrire au féminin est devenu aujourd'hui. Au niveau littéraire, les intellectuelles et écrivaines québécoises se sont occupées à bâtir toute une nouvelle structure littéraire. Elles travaillent sans cesse pour mettre la femme au texte et ce travail reste ouvert car l'identité est en constante transformation dans un Québec multiculturel.

Probablement c'est dans un effort de découvrir son identité que Francine Noël re-fait le parcours de sa vie avec sa mère. Dans l'analyse psychanalyste littéraire féministe, que j'utilise pour suivre l'évolution de la pensée sur le symbolique, le rapport mère-fille est contemplé par d'importantes théoriciennes féministes comme Luce Irigaray ou bien Nancy Chodorow¹³, "comme le rapport au centre d'une vie de femme" (Saint-Martin, 1991: 244). D'ailleurs, je partage la notion que "toute analyse du rapport mère-fille doit passer obligatoirement par la théorie psychanalytique" (Saint-Martin, 1991: 245) parce que, comme le soutiennent Kristeva et Irigaray, la psychanalyse n'est pas seulement une alliée en raison de son explication sur l'oppression des femmes, elle est aussi un outil qui aide à déchiffrer les mythes:

Selon le modèle freudien, la petite fille vit d'abord avec sa mère une forme de fusion que Freud nommera tardivement la phase préoedipienne. Lorsqu'elle se découvre démunie d'un pénis, le seul organe génital correct, elle en veut à sa mère de l'en avoir privée et se met à mépriser les femmes. Elle se tournera vers son père comme objet d'amour et ensuite vers d'autres hommes. Bref, selon cette théorie, le lien entre la mère et la fille, la fille et la mère, doit être rompu pour que la fille devienne femme (Saint-Martin, 1991: 245).

Si nous faisons une mise en relation de ces théories avec *La femme de ma vie*, nous découvririons que Francine Noël n'a pas du tout idéalisé son père: absent, Paul Noël ne lui aura donné que son nom car au Québec, comme dans beaucoup des pays occidentaux, le nom de la mère est "perdu". Au sujet du modèle freudien, la dernière réflexion que Noël fait sur sa mère à la fin du livre est: "Elle a été tout à la fois ma mère et mon père, celle d'où je viens, celle qui m'a nourrie et marquée à vie" (Noël, 2005: 165).

5. La relation fille-mère chez Francine Noël

Paradoxalement, si les mères sont les ambassadrices d'une première culture de la condition humaine, elles ont été les grandes absentes de la vie culturelle, elles ont été effacées de l'histoire et leurs voix ont été supprimées des textes écrits. Notre vision idéalisée de la mère comme une source d'un amour parfait, universel, inconditionnel, enfin comme celle

13 Dans *The Reproduction of Mothering: Psychoanalysis and the Sociology of Gender* (1978), Chodorow a aidé à réhabiliter la théorie psychanalytique pour le féminisme aux États-Unis où des critiques féroces comme Kate Millet voient la psychanalyse comme une institution patriarcale.

d'un ange altruiste de la maison, toujours souriante qui se consacre complètement et exclusivement à ses enfants, est ancienne et varie selon les époques, tel qu'Elisabeth Badinter a très bien montré dans son magnifique essai *L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel (XVII^e-XX^e siècle)*, déjà cité. Je suis d'accord avec la philosophe française qui soutient que l'amour maternel est une construction sociale. Comme Badinter, je refuse l'idée que l'instinct "oblige" les femmes à devenir mères. D'ailleurs, en tant que des êtres humains les femmes et les hommes ont une conscience, ce qui nous sépare des animaux qui sont dirigés par "l'instinct". Badinter soutient que:

L'amour maternel n'est pas qu'un sentiment humain. Et comme tout sentiment, il est incertain, fragile et imparfait. Contrairement aux idées reçues, il n'est peut-être pas inscrit profondément dans la nature féminine (Badinter, 1980: 11).

Libérées d'une idéologie contraignante, les mères et les filles peuvent s'exprimer dans la littérature et accéder à une nouvelle subjectivité. Tel que j'ai pu vérifier avec d'autres héroïnes de la littérature québécoise dans les œuvres *Kamouraska* (1975), *Bonheur d'occasion* (1945) et *La Belle Bête* (1959), aucune des mères n'est heureuse d'être mère. D'ailleurs, j'ose dire que pour elles la maternité est un fardeau.

Avec *La femme de ma vie* nous rentrons dans un espace autobiographique qui met en scène une mère monoparentale, qui pourrait être tout à fait contemporaine, n'est pas fictionnelle, et nous trouvons une réflexion sur la représentation de la relation fille-mère, mère-fille.

Francine Noël est née dans le Québec de 1945, juste à la fin de la deuxième guerre mondiale quand sa mère devait avoir trente-trois ans. Étant donné la proximité des époques avec celle de *Bonheur d'occasion*, je remarque quelques parallèles avec la vie de l'héroïne de Gabrielle Roy, Florentine. La mère de Noël, Jeanne Pelletier, comme celle de Roy, Florentine Lacasse, venait aussi d'une famille nombreuse québécoise, et avait onze frères et sœurs. Chez les deux écrivaines, la mère est au centre des récits ce que je trouve fondamental pour écrire l'histoire des femmes dans la littérature. J'ose faire de liens entre personnages fictifs et réels parce que la réalité des femmes a été construite par la fiction des hommes, comme le constate la féministe la plus connue au Québec, Nicole Brossard. Donc, je me permets de faire des parallèles entre des héroïnes fictives et réelles parce que ce sont des femmes en tant que sujet.

Comme l'affirme Simone de Beauvoir, les femmes manquent un *alter ego*. Il est fort connu que les hommes ont été bien occupés à bâtir le leur pendant des siècles dans la littérature. Combien de temps est-ce que les femmes ont écrit au sujet de leur alter ego au Québec? L'écriture de Noël est un exemple représentatif de comment exprimer de nouvelles formes de subjectivité qui explorent le sujet féminin avec des paramètres moins resserrés, c'est-à-dire avec des moyens plus imaginatifs et plus fictionnels. Je soutiens que Francine Noël cherche l'inscription du féminin dans l'écriture et la culture parce qu'elle met la mère et la

relation mère-fille au centre de son récit. Ces questions touchent l'identité personnelle et leurs rapports à la culture. Francine Noël adorait sa mère mythomane, mais elle ne la décrit pas comme une femme présentant une tendance compulsive à raconter des mensonges ou à inventer des histoires, mais comme "une fabulatrice de premier rang¹⁴". Voici sa présentation de Jeanne Pelletier, "sa plus-que-mère":

Ma mère parlait beaucoup. Elle aimait répliquer, commenter, raconter. Un rien lui était prétexte à récits: son travail, les gens dans la rue, les spectacles qu'elle voyait, et surtout notre saga familiale, pour laquelle elle utilisait toujours les mêmes mots. C'était une série des tableaux sans chronologie précise, venant d'autre fois que ses sœurs et frères vivaient sur la ferme à Cacouna ou de la période agitée ayant entouré ma naissance. Elle mêlait constamment son enfance avec la mienne -ma courte vie au moment du récit -et ainsi j'entrais dans la cohorte. Elle était ma mémoire. Et je la croyais (Noël, 2005:11).

Le premier exemple de la fusion mère-fille se reflète par le fait que ses souvenirs étaient mêlés à ceux de sa mère, ils faisaient partie de l'une comme de l'autre. "Mon plus ancien souvenir d'elle est une chanson", décrit-elle dans un autre de ces souvenirs. À trois ans la petite Francine sentait la présence de sa mère, elle entendait le piano et le bruit des gens dans le salon, et elle savait que sa mère était parmi eux, et l'entendait chanter *La vie en rose*: un deuxième portrait de la fusion mère-fille, fille-mère. De très beaux souvenirs sont accompagnés par d'autres moins agréables. Par exemple – elle le répète –, la petite Francine ne vivait pas avec sa mère parce que celle-ci travaillait. Elle vivait dans un pensionnat, dans un couvent ou chez quelqu'un de la famille. Elle se souvient aussi que les dimanches étaient le moment des adieux atroces et de l'angoisse de l'abandon. Malgré plusieurs essais pour vivre avec le père de sa fille, la mère de Francine Noël a quitté cet homme "pas fiable", et a réussi à élever son enfant toute seule. Elle déclare courageusement: "J'ai raté mon mariage, mais pas ma fille" (Noël, 2005: 74).

Sous la forme d'une anecdote amusante caractéristique de Noël, les éléments de la narration gravitent autour d'un couple, des chiens et un incendie. La mise en scène est tragico-comique, ce qui dédramatise la situation. Lisons le texte:

14 Terme utilisé dans la quatrième de couverture correspondant à l'auteure dans la *Bibliothèque québécoise*, <<http://www.livres-bq.com/catalogue/184-la-femme-de-ma-vie.html>>. Date de consultation 5 mars 2016.

En voici la description complète:

Quand Francine Noël, plusieurs années après le décès de sa mère, entreprend de remonter le cours de son enfance, une surprise l'attend: son œuvre se situe dans la lignée de la parole de sa mère, Jeanne Pelletier, fabulatrice de premier rang. Son récit, alerte et souriant, évoque des scènes cocasses et tragiques du roman familial, au cœur des éphémérides de Cacouna et de Montréal. Sans fard, avec ce qu'il faut d'humour pour avaler quelques couleuvres, Francine Noël refait le parcours de sa vie avec sa mère, sa "plus-que-mère", la "parfaite", devenue toute sa référence, sa bible.

Un touchant livre d'heures et d'apaisement, aussi de secrets et de conflits irrésolus auprès d'une mère mythomane, très "moderne", qui a assumé sa personnalité baroque, masquée, flamboyante à sa façon, et qui a marqué à l'encre indélébile l'imaginaire de sa descendance.

De toutes ses histoires, les nôtres, celles qui concernaient la famille, se démarquaient par leur force et leur permanence. Elles avaient la densité du mythe. Données en vrac, elles constituaient un magma d'où émergeaient des événements fondateurs de son identité et de la mienne. Une cosmogonie qui prenait place dans l'éternité diffuse d'avant naissance.

“Avant moi, ils avaient des chiens. Qui ‘ils’? Elle ma mère, Jeanne Pelletier, et mon père. Soit qu'elle eût constitué avec lui un couple au sens courant du terme, soit qu'ils eussent été réunis par leur amour des chiens. Elle parlait d'un couple avec deux chiens, une sorte de famille à l'essai. Les chiens mourraient avant ma naissance, l'un frappé para une auto, mort banale, l'autre dans l'incendie de leur maison, mort glorieuse. Ce deuxième chien, Duchesse, était l'héroïne du récit de l'incendie.

C'était en automne, disait ma mère, mais ton père avait ouvert une fenêtre. Un bout de pellicule traînait sur une tablette, il en traînait partout. Ton père s'est allumé une cigarette, le vent s'est engouffré dans la place, la pellicule a révolté sur l'allumette et tout la maison s'est enflammée. Moi, j'étais avec Duchesse dans une autre pièce. J'étais enceinte de toi. Duchesse aurait pu s'échapper, et pourtant, elle est restée avec moi. J'ai perdu connaissance. Ils ont travaillé fort pour me passer par une fenêtre. Quand le tour de Duchesse est venu, il était trop tard... J'ai plus jamais voulu avoir du chien” (Noël, 2005: 29).

Sa famille était une famille à “l'essai” qui a pu être réunie par leur amour des chiens. Je suis d'accord avec Mary Jean Green, qui dans son article “Structures of Liberation: Female Experience and Autobiographical Form in Quebec” (Green, 1983). théorise sur l'autobiographie des femmes au Québec et soutient qu'elles privilégient surtout sur les relations humaines face à la description des événements. Pour moi, l'écriture n'est pas seulement un espace pour s'exprimer, respirer et exister, c'est un territoire qui rend possible de bâtir et découvrir la subjectivité au féminin. Suivons encore notre écrivaine lors de sa réflexion sur la suite de l'incendie où elle glisse le récit de sa mère aussi, dans un intéressant jeu d'énonciations:

La suite de l'incendie n'était pas la reconstruction de la maison mais la convalescence de ma mère et ma naissance:

“J'ai passé l'hiver à l'hôpital. Tout avait brûlé, on n'avait plus rien, pas de vêtements pour toi. Alors, les femmes de ma salle ont tricoté du linge de bébé. Ton beau châle de baptême c'est ma voisine de lit qui l'a fait.” Elle me décrivait une salle commune, des femmes souriantes et jacassantes et, au milieu d'elles, elle-même avec son gros ventre et un bras emmaillotté dans un pansement. J'entendais le cliquetis des aiguilles à tricoter. Le feu devenait une aubaine; j'avais une garde-robe bien garnie, renouvelée avant même d'avoir servi! Bientôt elle allait sortir de l'hôpital avec moi, son *précieux fardeau*.

Cette histoire m'apprenait comment la petite Francine encore à l'état du projet, avait été sauvée des flammes en même temps que sa maman. Le mélange des éléments, eau et feu, évoquaient rien de moins que la Genèse, alors que les eaux du ciel sont mêlées à celles d'en bas et que le feu n'est pas encore emprisonné dans les grand luminaires. Tel était l'état du monde au moment de mon arrivée (Noël, 2005: 30).

La petite Francine, “son précieux fardeau”, n’a pas vécu avec sa mère avant son entrée en quatrième au collège. En effet, elle avait longtemps été placée dans un couvent qu’elle détestait, et où elle se sentait abandonnée. Lisons le passage suivant où elle décrit “la féminité” et “la beauté” de sa mère, une jeune femme de mouvements gracieux qui faisait plus jeune et portait des talons hauts. L’élément d l’incendie est toujours présent dans le récit:

Je n’étais pas heureuse dans ce couvent et, l’année suivante, alors que j’entrais en quatrième, elle m’inscrit à l’école francophone de son quartier. Ce fut le début de la plus belle période de mon enfance: ma vie avec elle. Elle avait alors quarante ans, la démarche vive, un peu sautillante, sur talons hauts; elle méprisait toujours les talons plats et les espadrilles. Elle avait les yeux marron, de gros seins, les hanches étroites, les jambes trop fines. Une petite figure à l’ovale parfait. Des mains que je ne saurais qualifier car j’ai les mêmes. Ses cheveux presque noirs, étaient minces et raides. Elle disait que c’était à cause de l’incendie où elle avait failli mourir et sur les rares photos de sa jeunesse échappées au feu sa chevelure est longue est bouclée. Elle se tenait droite, ses mouvements étaient gracieux et elle gesticulait en parlant. On la considérait comme une jolie femme et jusqu’à mon départ de chez elle, elle a toujours fait plus jeune que son âge. J’adorais marcher à ses côtés, traverser le carré Saint-Louis ou le parc La Fontaine. Mais le plus souvent, je la voyais venir vers moi les bras chargés de sacs d’épicerie et se précipitait pour préparer le souper (Noël, 2005: 16).

Comme nous pouvons le relever, Jeanne Pelletier entre totalement dans des conceptions de la beauté contemporaine auxquelles un grand nombre de féministes s’attaquent. L’opposition de chaussures plates et les talons hauts de sa mère fait allusion à une esthétique de la féminité contemporaine pour nous rappeler la tyrannie des conceptions de beauté pour les femmes. Elle fait aussi allusion à l’idée que la valeur des femmes réside dans la beauté de leurs corps.

Réduites à leur beauté physique, les femmes n’ont de valeur que si elles sont belles. Voici une représentation de la féminité et de la beauté chez sa mère. Les cheveux sont “le lieu de pouvoir féminin” et sa mère était une experte de maquillage. Mais Francine ne voulait pas ressembler à sa mère.

En contraste avec les religieuses qui entraînent un rapport hystérique à tout ce qui était poilu – elles nous auraient préférées chauves – ma mère magnifiait les cheveux. Elle m’avait nourrie depuis l’enfance de contes chevelus; de Rapunzel à lady Godiva, nos héroïnes avaient des interminables tresses, qui n’étaient pas une partie du système pileux mais le lieu de pouvoir féminin.

Si la beauté de la chevelure était innée, celle de la figure se façonnait, et ma mère restait la maîtresse de cette valeur ajoutée qu’est le maquillage. Elle donnait plus de démonstrations mais avait gardé son coffret *Beauty Counsellor*. Elle se faisait de masques maison. Quand elle tranchait un concombre, elle se passait l’entame sur le front, le nez, le menton –*propriétés astringentes, mon enfant*–; quand nous avions des fraises, elle en mettait une de côté pour s’en barbouiller à loisir la figure, la fraise ayant *forte teneur* en je ne sais plus quoi. Et ainsi de suite avec tout le garde-manger. Ces opérations étaient aléatoires

et improvisées mais sa séance de maquillage, un rituel quotidien (Noël, 2005: 51).

Rappelons que “le lien entre la mère et la fille, la fille et la mère, doit être rompu pour que la fille devienne femme” (Saint-Martin). Le détachement de sa mère commence quand elle se rend compte que la morphologie de son corps est différente de celle de sa mère.

À mesure que mon corps de femme se dessinait, il apparut que ma morphologie était différente de la sienne; je n'aurais jamais son buste imposant. Par contre, j'avais les jambes solides, qu'elle qualifiait de *grosses pattes*. Elle me trouva des autres défauts de fabrication et, sincèrement navrée, me proposa des moyens de pailler ces imperfections. Je n'ai pas suivi ses conseils car je commençais à contester son usage du corps et surtout, je n'en revenais pas de me découvrir si différente d'elle. Je ne m'aimais pas encore, mais je ne voulais pas lui ressembler.

Au tournant mes quatorze ans, il n'y avait plus rien de fusionnel entre nous. Quand elle regardait par-dessous mon épaule alors que j'accomplissais une tâche, son souffle dans mon cou me révoltait (Noël, 2005: 54).

Revenons à l'histoire de la vie de Jeanne Pelletier, rappelons que l'après-guerre était un retour au foyer pour beaucoup des femmes qui en étaient sorties pour travailler¹⁵, mais ce n'est pas le cas de la mère de Francine. Le rôle de son père n'apparaît dans sa vie qu'en arrière-plan. Bien que vivant officiellement avec elles, il passait très peu de temps à la maison et ne s'occupait jamais de sa fille. Sa mère était une mère monoparentale qui travaillait, et elle devait la laisser se débrouiller seule la nuit.

Il n'y avait pas de service de garde à l'école, ni de cantine. Les mères qui travaillaient à l'extérieur devaient user des astuces et enseigner la débrouillardise à leurs rejetons. Je prenais mes dîners chez une voisine et, le soir je me gardais moi-même, seule avec le matou tigré qui nous avait adoptés.

On se demandera peut-être ou était mon père et s'il travaillait de nuit. Mon père ne travaillait pas. Il n'a jamais travaillé. Pourquoi alors ne s'occupait pas de moi? À ces questions et d'autres similaires concernant Paul Noël, je n'ai aucune réponse satisfaisante. Je me souviens de cette remarque de ma mère à son propos: “Je ne peux pas lui faire garder Francine, il est comme un enfant, il n'est pas fiable” (Noël, 2005: 17).

Dans *La femme de ma vie*, comme dans *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, les stéréotypes homme-femme sont aussi brisés, l'homme idéal qui protège sa famille et fournit le nécessaire est remplacé par “un homme pas fiable”, un homme qui n'a pas eu conscience de la responsabilité qu'implique la paternité, ne travaille pas et n'a jamais travaillé, et qui dans le texte, comme dans sa vie, a été totalement absent. Sa mère le quitte: “Je n'ai jamais su pourquoi elle quittait mon père ni pourquoi, au moment de son départ, je me trouvais chez mes grands-parents” (Noël, 2005: 32). Nous verrons aussi plus tard dans le récit que deux frères de sa mère ont essayé

15 Voir DUMONT, Micheline, JEAN Michèle, LAVIGNE Marie & STODDART, Jennifer (1992).

d'abuser d'elle sexuellement. La jeune fille, dégoutée, se sentait agressée par les hommes, mais elle se mure dans le silence et ces abus resteront donc impunis. Lisons les scènes:

Pendant la nuit, X, qui a bu, se met à me tripoter. Il ne dit rien. Je ne dis rien. Ma mère dort à quelques pieds de nous et j'ai peur de la réveiller. Je me sens agressée et je suis dégoutée par les manœuvres de l'individu puant qui s'est plaqué contre moi comme une ventouse, mais je parviens à me lever sans bruit et à me réfugier dans la salle de bain, la seule pièce fermée du logis. J'ai pris avec moi de quoi dessiner. Je passe le reste de la nuit à faire mon autoportrait. [...] En partant X me tend un billet de cinq dollars, que je lui jette à la figure [...].

Trois ans plus tard, ma mère me laisse seule pendant quelques jours avec un autre de ses frères. L'histoire se répète: l'oncle a bu, il veut coucher avec moi, il est caressant, son corps d'homme mûr et ivre me répugne et je trouve encore une échappatoire. Je ne connais pas grand-chose à la sexualité mais j'ai compris que les oncles ont tendance à vouloir coucher avec leurs nièces, c'est la routine (Noël, 2005: 143).

Voilà son introduction à la sexualité par deux oncles pathétiques. Ici, l'abus a plusieurs niveaux. D'un côté, elle se trouve avec l'inceste et de l'autre, elle a risqué être abusée sexuellement par un "vieux cochon" (Noël, 2005:143) qui lui tend cinq dollars pour acheter son silence ou bien l'humilier. Insultée et humiliée, elle lui jette son argent à la figure mais elle ne nous parle ni de honte ni de blessure après ces événements, elle efface tout simplement l'événement de sa mémoire: "Je chasse complètement de ma pensée l'oncle X" (Noël, 2005:144). Et elle décide de garder "le secret", stratégie qu'elle avait apprise de sa mère. Mais des années plus tard, elle lève pourtant le secret, la vérité s'inscrit dans le texte et devient un témoignage d'un événement traumatique.

Revenons à l'enfance douloureuse de l'écrivaine. La petite Francine habite avec sa mère seulement un an et demi avant de rentrer à contre cœur au couvent:

Pour la première fois, je me fis des amis. Je venais d'avoir dix ans. À l'automne, ma mère m'annonça qu'elle m'avait trouvé un couvent. Un bon. Elle avait l'air satisfaite. Je ne compris pas pourquoi, guérie de mes fausses langueurs et devenue plus raisonnable, je ne pouvais pas retourner chez elle. La mort dans l'âme, j'entrai au pensionnat des sœurs de Sainte-Anne à Lachine. Mon enfance merveilleuse auprès d'elle était terminée. Cela avait duré un an et demi.

Pourquoi tant de séparations? Ma mère me le répétait souvent: elle *devait* travailler. Elle ne pouvait donc se consacrer uniquement à mon éducation comme l'eût fait une femme au foyer. Mais pourquoi alors que je suis au seuil de l'adolescence, choisit-elle de m'envoyer une seconde fois dans un pensionnat? Depuis ma naissance, j'avais connu sept gardiennes différentes – au moins –, et chez elle, je n'ai jamais eu mon lit à moi [...] (Noël, 2005: 39).

N'ayant jamais eu de chambre à elle chez sa mère, la jeune Francine a pu se sentir abandonnée. Mais il nous semble important d'insister sur le fait que la mère de Francine

n'était pas une femme au foyer, mais une "working mother": elle travaillait, et se débrouillait seule dans la société de son époque. En fait, le récit révèle que Jeanne a été aussi abandonnée: elle non plus n'avait ni lit ni chambre chez sa propre mère puisque elle a été "donnée" à sa grand-tante, Mélie, qui l'a élevée. La mère de Jeanne, Odélie, avait 3 garçons avant Jeanne et 12 enfants en total¹⁶. C'était une famille nombreuse comme c'était typique au Québec. Jeanne porte la blessure de l'abandon et elle n'a pas connu l'affection maternelle. Lisons le récit:

Ma grand-mère Odélie ne montre aucun empressement à reprendre Jeanne, qui était pourtant sa première fille après trois garçons d'affilée. Pourquoi cède-t-elle si facilement aux pressions de sa sœur? A-t-elle une tuberculose pour s'éloigner ainsi de son bébé? Fait-elle une dépression post-partum? Jeanne est-elle une bâtarde que le père Horace, le mari trompé, aura voulu écarter? Non répond ma mère, *j'étais la préférée de mon père*. Toutefois ce père n'intervient pas dans la transaction qui se nue entre les deux sœurs, et que c'est à Odélie seule qu'est imputée la responsabilité de la cession du bébé. Il ne s'agit pas d'un évènement unique mais d'une situation qui s'installe par la répétition du même geste d'abandon (Noël, 2005: 40).

Jeanne a reproduit avec sa fille ce que sa mère a fait avec elle. Malgré la blessure de l'abandon, Jeanne agira, elle trouvera sa place dans la société, elle se débrouillera seule pour gagner sa vie. Au Québec c'était l'époque de la "mystique féminine" et du *baby-boom* aux États-Unis et au Canada. L'idéologie du *The Feminine Mystique* arrive au Québec par tous les médias. Cette idéologie persuadait la société que le bonheur pour toutes les femmes se trouve dans "la carrière de bonne ménagère" (Dumont & Jean 1992:414). Jeanne n'aimait pas faire le ménage, elle était une femme moderne qui travaillait, de caractère joyeux: "Elle travaillait maintenant dans un trust et m'en rapportait des anecdotes du bureau, de véritables historiettes dans lesquelles même les imbéciles étaient sympathiques" (Noël, 2005: 47).

Pour Francine, ce qui concerne les affres de la puberté, l'apparition des seins et des règles, peuvent se résumer en deux phrases: "Tu es *une grande fille maintenant*. *La prochaine fois tu mettras ça*". Lisons la citation en contexte:

De la sexualité, il ne fut jamais question entre nous. Une fin de semaine, je revins du couvent avec mes sous-vêtements tachés de sang. Elle me montrera une serviette sanitaire de la taille d'un sandwich sous-marin et me dit: Tu es une grande fille maintenant. *La prochaine fois tu mettras ça*. Mon éducation sexuelle se résume à ceux deux phrases. Il n'y a rien là de singulier. Avant les années 70, on n'ennuyait pas les écoliers avec les prouesses de l'embryon et des termes intensément anatomiques tels que les trompes de Fallope ou liquide séminal. On leur laissait tout deviner (Noël, 2005: 48).

16 Jusqu'à la Deuxième Guerre Mondiale les femmes du Québec étaient condamnées à être mères de familles très nombreuses; il était habituel d'avoir de dix à quinze enfants. Elles étaient encouragées à être les "mères du peuple" et responsables de maintenir la population francophone. Cette stratégie qui date du XVIIème siècle fut communément appelée "La revanche des berceaux" et avait pour but de devenir supérieur en nombre pour se mesurer avec les Britanniques.

Comme nous l'avons vu avec les comportements incestueux des oncles, Francine se trouve aussi avec le problème du silence chez sa mère; Jeanne n'a pas appris à communiquer ses sentiments les plus profonds:

Dans sa famille, on entraînait les secrets, on gardait tout pour soi, surtout la tristesse et les déconvenues. Ces gens souffraient d'une incapacité chronique de communiquer leurs sentiments. Que cela fût un fléau national ou une tare familiale, ma mère en était également atteinte (Noël, 2005: 61).

En ce qui concerne son idéologie religieuse, Francine croyait vaguement à l'institution de l'église mais sa position est fondamentalement critique:

Je croyais vaguement au sacrement de la confession en ce sens que j'espérais trouver chez un sulpicien une meilleure écoute que dans le confessionnal du couvent dont l'aumônier était un imbécile notoire. Dans mon cas un psy pour les jeunes aurait peut-être été utile, mais les prêtres occupaient encore tout le champ de la psyché.
Ma liste de péchés était brève. Le sulpicien me demanda si c'était vraiment tout, si je n'avais pas eu de pensées impures, de contacts avec les garçons. À ses questions libidineuses, je répondis non car j'estimais ce sujet strictement privé. "Donc vous n'avez pas commis du péché mortel" conclut le prêtre. "Oui, dis-je, je vous l'ai dit tantôt, je n'aime pas ma mère" (Noël, 2005: 63).

Le lien entre mère et fille devra être rompu pour que Francine devienne femme. Et cela arrive quand elle part et devient indépendante: "En la quittant, j'ai eu l'impression de sauver ma peau, je m'étais choisie et croyais m'être affranchie d'elle" (Noël, 2005: 79). C'était un deuil pour sa mère: "C'était comme si j'eusse fabriqué sa solitude. Elle était veuve de moi, amère et blessée", (Noël, 2005: 78) ce qui causait une profonde culpabilité à Francine, qu'elle devait apprendre à surmonter pour devenir femme. Voici une scène "détachée" quand Francine est une jeune femme indépendante:

Un an plus tard je tombai sur elle dans un grand magasin de centre-ville. Elle en sortait comme j'y entrais. Elle dit: "Tiens! Du monde qu'on a déjà connu!" Et elle passa la porte sans hésitation, sans se retourner. J'admire sa constance dans le reniement.
Elle m'avait mis au passé, mais moi, je pensais beaucoup à elle. Sans douleur. Sans culpabilité, cette fois. En la quittant, j'ai eu l'impression de sauver ma peau, je m'étais choisie et croyais m'être affranchie d'elle. Soustraite à sa présence physique, je ne voyais plus que ses qualités. Rares étaient les conversations dans lesquelles je ne glissais pas son nom. Partout, au théâtre, à l'université, avec mes colocataires, je la citais la plupart du temps directement: "Ma mère pense que, ma mère a toujours dit [...]" Or personne à part de moi, ne parlait de sa mère! J'en étais consciente mais c'était aussi fort qu'un réflexe, je me définissais encore par rapport à elle, elle était ma bible, elle m'obsédait (Noël, 2005: 79).

Nous avons réorganisé la relation conflictuelle mère-fille et les citations permettent de montrer que l'écrivaine a forgé sa personnalité par rapport à sa mère, bien de fois contre elle. La figure de la mère aura été, et sera pourtant même après la mort de celle-ci, le centre pivotant par rapport auquel va se forger la personnalité de l'écrivaine.

Jeanne Pelletier meurt d'un terrible cancer en 1992. Plusieurs années après son décès, l'écrivaine québécoise lui a dédié ce livre:

Elle aura été une superwoman avant la lettre et forte de son exemple, je suis tombée tête baissée dans ce piège. Mais ceci c'est une autre histoire. De toute façon, il est préférable d'avoir comme modèle une petite Mère Courage plutôt qu'une mollassonne à la tête courbée. Je lui dois mon assurance au travail, mon sentiment d'appartenance de classe –ce dont je suis issue– et la fierté d'être Québécoise.

Mais ce qu'elle m'a légué de plus fort c'est le verbe. J'ai attrapé son amour des histoires (Noël, 2005: 162).

6. Conclusion

*Toute écriture de fiction est une stratégie pour affronter le réel,
pour transformer la réalité, pour inventer une autre.*
Nicole Brossard

Le rapport mère-fille est un aspect fondamental de l'identité et la raison pour laquelle je me suis intéressée à des représentations actuelles. Francine Noël écrit l'histoire de sa mère et découvre l'histoire de sa vie à elle, un récit qui commence avant sa naissance. J'ai essayé de montrer que le roman de Noël est hybride, et se trouve quelque part entre la biographie, l'autobiographie, l'autofiction, le roman, l'histoire de femmes et la psychanalyse.

Il nous semble évident qu'elle règle ses comptes émotionnelles avec elle-même et avec sa mère à travers l'écriture. Sa quête identitaire est personnelle, elle cherche à comprendre sa première culture, son histoire à elle. Je me suis centrée exclusivement sur la relation mère-fille de Francine et Jeanne, mais nous avons fait allusion aussi celle de Jeanne-Odélie, c'est-à-dire de sa mère et sa grand-mère. À travers les conflits, notre écrivaine met en scène la généalogie d'une relation mère-fille ambivalente et parfois violente, mais elle confesse qu'elle ne supportait pas pourtant la douleur de la perte de sa mère: "Ce texte est une simple petite bataille contre l'envasement de la mort. Un mémorial. Le refus de la perte" (Noël, 2005: 165). Elle a été abandonnée, mais toujours attachée fortement à sa mère avec des sentiments ambigus très puissants, elle représente la première relation d'amour qu'elle éprouve dans sa vie. La voix et les histoires de Jeanne restent dans l'esprit de notre écrivaine, focalisées textuellement dans le récit. Il y aura donc une double énonciation qui s'étale au fil des pages et qui ne prétend pas privilégier la voix de la fille. En tant que jeune femme, elle s'est toujours reflétée dans sa mère, "je me définissais encore par rapport à elle, elle en était

ma bible, elle m'obsédait", écrit-elle quand elle était à l'université, "c'était aussi fort qu'un réflexe", pour elle, sa mère était toujours présente, "[p]artout, au théâtre, à l'université, avec mes colocataires, je la citais la plus part la plupart du temps directement: "Ma mère pense que, ma mère a toujours dit..." (Noël, 2005: 79).

Noël apprend aussi l'image de la féminité de sa mère contre laquelle Noël s'affirme en tant que sujet. Elle ne voulait pas lui ressembler. Elle apprendra à vivre avec ses "défauts de fabrication" sous le regard critique d'une mère piégée sur les concepts de beauté des femmes de l'époque.

Noël nous montre que pour exister comme sujet il faut absolument écrire de toutes nos expériences en tant que femmes. Nous avons voyagé dans le temps, à travers la mémoire de notre écrivaine. Nous avons survolé des théories psychanalytiques et nous avons consulté ce qui est écrit sur l'histoire de femmes au Québec. Dans une dimension au féminin, sous forme d'autobiographie, nous avons suivi la vie de Francine Noël et celle de sa mère d'un point de vue de l'intime. La théorie de l'absence d'une mère symbolique traduit pour nous ce que Nicole Brossard soutient: qu'à travers la fiction, les femmes peuvent changer la réalité. La théoricienne québécoise explique que la fiction a toujours été opposée à la réalité comme fruit de notre imagination. Nous ne construisons pas la fiction différemment de la façon dont nous construisons la réalité. En d'autres termes, elle maintient que nous reproduisons des modèles dans la fiction comme nous le faisons dans la réalité. Rappelons que les définitions et les fictions concernant les femmes à travers l'histoire de la culture prétendent être conçues toujours comme quelque chose de "vrai"¹⁷.

Nous sommes d'accord avec la théoricienne québécoise qui assure qu'en racontant leur réalité, les québécoises ont réduit le territoire de la fiction. Selon Brossard, la fiction est le lieu qui cache l'inexplicable¹⁸. Si c'est à travers la fiction que l'imaginaire, le symbolique peuvent être changés, il faut que les femmes s'y engagent et racontent leur réalité à elles, la réalité des femmes. Les écrivaines québécoises sont un modèle à suivre et à étudier parce qu'elles ont ouvert un riche champ d'étude en ce qui concerne la conscience d'être femme, le féminisme, la condition des femmes et l'écriture des femmes.

L'écriture de soi de Noël est un exemple d'écriture expérimentale qui n'obéit pas aux paramètres de l'autobiographie traditionnelle masculine, plus intéressée en général à relater les faits que les relations humaines. Noël met en question les conventions littéraires dans une auto-socio-biographie imaginaire ou bien un récit d'autofiction. Enfin, un texte hybride, un texte d'auto-socio-analyse qui est quelque part entre la littérature, la sociologie, l'histoire et la psychanalyse. Un besoin profond la pousse à écrire ce récit sur sa mère comme "elle se disait", en montrant ainsi que les textes des femmes sont en pleine transformation et doivent

17 Comme Poulain de la Barre le dénonçait déjà au XVII^e siècle, réflexion que Simone de Beauvoir rapportera dans l'introduction dans *Le deuxième sexe*: "Tout ce qui a été écrit par les hommes sur les femmes doit être suspect, car ils sont à la fois *juge* et *partie*".

18 Voir Andersen (1988).

continuer à l'être. Ayant choisi cette forme, une mise en scène du moi de nature autoréflexive, Noël donne lieu non seulement à l'exploration de l'identité féminine mais aussi au besoin de créer une nouvelle conception de l'amour maternel et de la relation mère-fille, fille-mère. L'auteure se détache de l'émotivité liée aux événements de sa vie et nous rend un texte qui est un exemple représentatif de l'écriture comme tentative de raconter la vérité dans la fiction dans le but de dégager la subjectivité des femmes et découvrir leur propre identité.

Références bibliographiques

- ANDERSEN, Marguerite. 1988. "Subversive Texts: Québec Women Writers" in *Studies in Canadian Literature / Études en littérature canadienne*, vol.12, n°2 [consulté le 18/09/2017] <<https://journals.lib.unb.ca/index.php/scl/article/view/8081/9138>>.
- BADINTER, Elisabeth. 1980. *L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel (XVII^e-XX^e siècle)*. Paris, Flammarion.
- BEAUVOIR (DE), Simone. [1949]. 2012. *Le Deuxième Sexe II* Paris, Gallimard.
- BENEDICT, Francesca, D. 1993. "La prise de la parole dans *Maryse* de Francine Noël" in *Voix et Images*, vol. 18, n° 2, (53), 264-272. DOI: 10.7202/201021ar [consulté le 09/06/2017] <<http://id.erudit.org/201021ar>>.
- BOIVIN, Aurélien, 1998. "*Maryse* ou la chronique d'une génération qui se cherche" in *Québec français*, n° 110, 91-93. DOI: 10.7202/201019ar [consulté le 09/08/2017] <<http://id.erudit.org/iderudit/56321ac>>.
- DUMONT, Micheline, JEAN Michèle, LAVIGNE Marie & STODDART, Jennifer. 1992. *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Québec, Collectif Cléo.
- GREEN, Mary Jean. 1983. "Structures of Liberation: Female Experience and Autobiographical Form in Quebec" in *Yale French Studies*, 65, 124-136.
- JOUBERT, Lucie & BARRETT, Caroline. 1993. "Bibliographie de Francine Noël" in *Voix et Images* vol. 18, n° 2, 326-332. DOI: 10.7202/201026ar [consulté le 09/08/2017] <<http://id.erudit.org/iderudit/201026ar>>.
- LABRECQUE, Marie. 2009. "Francine Noël : La saga de l'écriture" in *La psychologie*, vol. 5, n° 3, 28-29 [consulté le 09/08/2017] <<http://id.erudit.org/iderudit/714ac>>.
- LAPOINTE, Josée. 2012. "Francine Noël : amour et transmission" in *La presse*. Montréal, [consulté le 05/06/2017] <entrevues/201210/05/01-4580561-francine-noel-amour-et-transmission.php>.
- LAURIN, Danielle. 2013. "Madeleine Gagnon en pleine lumière" in *Le devoir*. [consulté le 13/04/2017] <<http://www.ledevoir.com/culture/livres/373265/madeleine-gagnon-en-pleine-lumiere>>.
- LEJEUNE, Philippe. 1986. *Le pacte autobiographique*. Paris, Seuil (coll. Poétique), 14.
- MAKWARD, Christiane P. & COTTENET-HAGE, Madeleine. 1996. *Dictionnaire littéraire des femmes de langue française de Marie de France à Marie Ndiaye*. Paris, Éditions Karthala.
- NOËL, Francine. 2005. *La femme de ma vie*. Montréal, Lémec.
- OUELLETTE-MICHALSKA, Madeleine. 2007. *Autofiction et dévoilement de soi*. Montréal, Éditions XYZ.
- RAOUL, Valérie. 1993. "Le Journal dans le roman: narcissisme féminin et écriture postmoderne" in KOSKI, Rajja, KELLS Kathleen & FORSYTH Louise, (dir). *Les discours féminins dans la littérature postmoderne au Québec*. New York, The Edwin Mellen Press, 169-183.
- RAOUL, Valérie. 1996. "Cette autre-moi: hantise du double disparu dans le journal fictif féminin, de Conan à Monette et Noël" in *Voix et Images*, vol. 22, n° 1, (64),

- 38-54. DOI:10.7202/201278ar [consulté le 10/01/2017] <<http://id.erudit.org/iderudit/201278ar>>.
- RAOUL, Valérie. 2002. “Le ‘lieu commun disputé’: Partage du territoire et du langage entre les sexes et les ethnies dans les romans de Francine Noël” in DUPRÉ, Louise, LINTVELT Jaap & PATERSON Janet, M. (dir). *Sexuation, Espace, Ecriture: La littérature Québécoise en transformation*. Québec, Éditions Nota bene, 329-349.
- RODGERS, Julie. 2006/2007. “Redefining Quebec identity: Nous avons tous découvert l’Amérique by Francine Noël” in *London Journal of Canadian Studies, Gender and the City*, 26, [consulté le 10/03/2017] <http://www.canadian-studies.info/lccs/LJCS/Vol_22/Rodgers.pdf>.
- SAINT-MARTIN, Lori. 1991. “De la mère patriarcale à la mère légendaire: Triptyque lesbien de Jovette Marchessault” in *Voix et Images*, vol. 16, n° 2, (47), 244-252. DOI:10.7202/200897ar [consulté le 10/03/2017] < <http://id.erudit.org/iderudit/200897ar>>.
- SAINT-MARTIN, Lori. 1992. “Le métaféminisme et la nouvelle prose féminine au Québec” in *Voix et Images*, vol. 18, n°1, 78-88. DOI: 10.7202/201001ar [consulté le 10/03/2017] <<http://id.erudit.org/iderudit/201001ar>>.
- SAINT-MARTIN, Lori. 1993. “Histoire(s) de femme(s) chez Francine Noël” in *Voix et Images*, vol. 18, n° 2, (53). 239–252. DOI: 10.7202/201019ar [consulté le 10/03/2017] < <http://id.erudit.org/iderudit/201019ar>>.
- SAINT-MARTIN, Lori. 1999. *Le nom de la mère. Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*. Montréal, Éditions Nota bene.
- WATSON BROWNLEY, Martine & KIMMICH, Allison B. (dir.). 1999. *Women and Autobiography*. Wilmington (Delaware), Scholarly Resources.